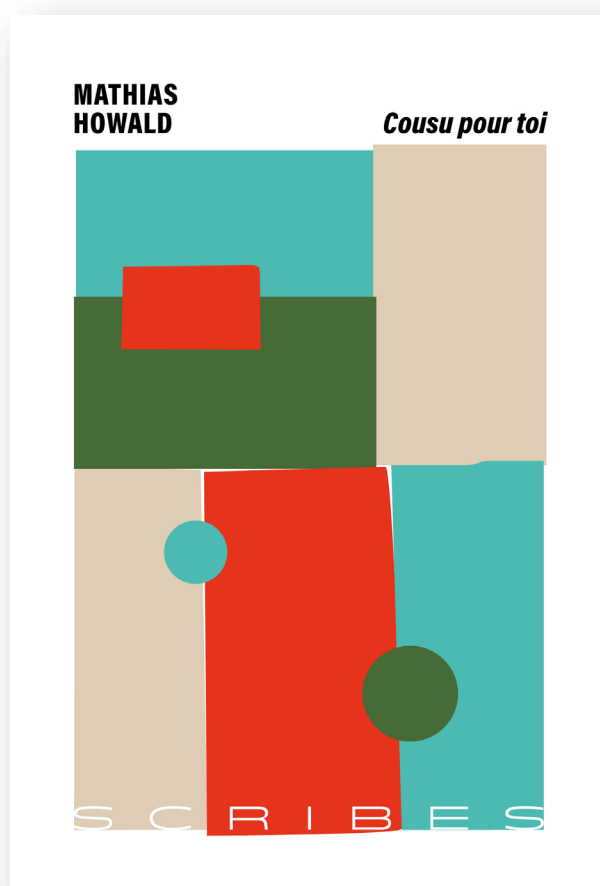


Mathias HOWALD

Cousu pour toi

Éditions Gallimard (Scribes),
Paris, 2023



Mathias HOWALD

Cousu pour toi

Roman, 216 Seiten / pages / pagine
Paris, Éditions Gallimard (Scribes), 2023
€ 20.00
ISBN 978-2-07-302621-7
www.gallimard.fr



Inhaltsübersicht / Bref résumé / Breve riassunto

Avec *Cousu pour toi*, Mathias Howald revient sur l'épidémie du sida, qui a marqué son adolescence dans les années 1990, selon une double perspective : celle forcément naïve du gymnasien, dont le désir naissant pour les garçons est indissociable de la maladie, et celle avisée du quadragénaire qui mène l'enquête aujourd'hui avec la minutie de l'historien.

A l'origine du roman qui, tout en engageant la voix personnelle de l'auteur, retrace trente ans de lutte contre le VIH : un reportage de Viva (TSR) en 1994 sur les « patchworks du sida », tableaux mémoriels confectionnés par les proches des victimes pour leur rendre hommage. Un récit sobre et poignant, dont la rigueur de l'écriture presque maniaque tranche avec l'audace du montage alternant autofiction, journal, intime, témoignage et courriers, non sans quelques échappées vers la fiction.

Begründung des Vorschlags / Motivation de la proposition / Motivazione della proposta

À lire *Cousu pour toi* de nos jours, on mesure le poids du tabou qui pesait sur le sida, circonscrit dans les années 1990 au milieu de la drogue et à la scène gay, et la violence de la discrimination à l'encontre des séropositifs avant l'avènement des trithérapies et de l'évolution du VIH en maladie chronique.

Cousu pour toi est aussi un hommage à la culture cinématographique (*My Beautiful Laundrette*, *Les Nuits fauves*, *Philadelphia*) et musicale (*Suede*, *Bruce Spingsteen*, *Massive Attack*) des ninities, vue de la capitale vaudoise « coincée entre le Jura, les Alpes et le lac », où le jeune Mathias a le sentiment d'étouffer.

À signaler, une belle réception critique en Suisse romande et en France.

Virgine Bloch-Lainé, « *Cousu pour toi*, le roman d'une jeunesse à l'ombre du sida », *Libération*, 4 juin 2023.

« *Cousu pour toi*, c'est un livre qui réorganise à sa façon des thèmes que d'autres œuvres artistiques ont déjà abordés : la peur du sida, la crainte de parler de son homosexualité à sa mère ou à son père, le chagrin des amis des morts, le désir incandescent que l'on éprouve à l'adolescence pour une corps et, enveloppant tout ceci, des films, des lectures, des émissions de télévision, des noms propres célèbres qui ponctuent le passage des années. »

Biografie / Biographie / Biografia

Mathias Howald est né en 1979. Il est enseignant et vit à Lausanne. Il fait partie du collectif d'auteurs Caractères mobiles.

Son premier roman, Hériter du silence, paru en 2018 aux éditions d'autre part, a obtenu le Prix du public RTS 2019.

Son deuxième roman, Cousu pour toi, a paru aux éditions Scribes/Gallimard en 2023.

MATHIAS HOWALD

Cousu pour toi

S C R I B E S

À ma mère & à mon frère.

Je pensais au moment où mes enfants sont nés...
quelle histoire pour choisir leur prénom !

Il fallait que ce soit le prénom juste, car en donnant le nom à la naissance, qui sera prononcé au moment de la mort, on appelle l'esprit de la personne. Le fait de nommer les gens les fait exister ; ils ne sont pas des statistiques.

Ils sont, ils étaient des êtres vivants, respirant : on ne peut pas s'en débarrasser comme ça.

Un père, cité dans la revue
Ethnologie française
(tome 28, janvier-mars 1998)

Dimanche 27 novembre 1994

Le parfum floral de ma grand-mère et l'eau de Cologne de mon grand-père s'engouffrent dans l'appartement en une brise fraîche et alcoolisée. L'odeur du dimanche soir rue Voltaire. Je sors de ma chambre, mon grand-père m'ouvre ses bras, je traîne mes pantoufles jusqu'à lui et accepte son étreinte de mauvaise grâce. Ma tête repose maladroitement contre son épaule, le nez contre la peau molle de son cou, son affection me pique les yeux. Ma grand-mère en profite pour passer sa main dans mes cheveux en faisant mine de me recoiffer, heureusement sans avoir salivé ses doigts. Elle se permet encore ces gestes, contrairement à mes parents qui ne me touchent plus. J'ai une de ces angines à streptocoques dont j'ai, selon ma mère, le secret – comme si c'était ma faute si les germes choisissaient de coloniser si souvent mes amygdales. Ce soir, je resterai donc bien sagement à la maison et n'accompagnerai pas ma famille au San Marco pour fêter l'anniversaire de mon père. Je retourne me calfeutrer dans ma chambre.

Mon père a quarante-trois ans aujourd'hui. Ce n'est ni un âge rond ni une étape dans la vie, ce n'est rien de spécial, comme il le dit lui-même. Ce matin, on lui a néanmoins préparé un petit déjeuner de fête : mon frère a pressé des oranges, ma mère est allée chercher une tourte de Linz chez le pâtissier et moi j'ai décoré la nappe avec des opercules de crèmes à café, sa nouvelle passion. À la Migros, il n'y avait que deux séries, les châteaux forts de Suisse romande et les stars de cinéma américaines des années 50. J'ai vidé les petits pots de crème, nettoyé et aplati les membranes en aluminium et les ai disposées autour des assiettes. On s'est assis à nos places, toujours les mêmes, mes parents en face l'un de l'autre dans la longueur de la table, mon frère et moi sur les flancs opposés. Au-dessus de la tête de mon frère, qui quitte la table familiale dès que possible pour aller finir un jeu dans sa chambre ou rejoindre ses copains dans la cour, il y a deux tableaux de grand-maman Mado, la fenêtre d'une maison provençale au pastel et un fusain représentant une violoncelliste sans visage, que je contemple longuement alors que j'essaie de terminer mon gratin de cornettes ou ma soupe aux petites lettres. En attendant que mon père ouvre ses cadeaux, mon frère avait fortifié sa place derrière les murailles des châteaux de Chillon, Vufflens et Gruyères pendant que moi je tripotais les visages de James Dean et de Marlon Brando. Mon père a reçu, sans surprise, une écharpe Lacoste en laine de ma mère, un « bon pour le disk des ritamitsouko » de mon frère, et de moi *Le dahlia noir* de James Ellroy. Sans surprise car on se demande toujours les uns aux autres ce qu'on veut recevoir pour son anniversaire ou pour Noël. Car, bien que

l'on vive sous le même toit et que l'on partage la même nourriture, on ne sait jamais quoi s'offrir. Avant de l'emballer, j'ai lu *Le dahlia noir* en quelques nuits, en faisant attention à ne pas craqueler le dos pour qu'il ait l'air neuf. Je me suis demandé pourquoi mon père voulait lire une histoire aussi sombre que celle de Betty Short, découverte dans un terrain vague de Los Angeles, découpée en deux et vidée de son sang. De toute façon, on n'en parlerait pas et c'était sans doute mieux ainsi.

La porte palière est fermée à clé, les voix familiales résonnent dans le hall de l'immeuble puis c'est le calme, cadencé par le balancier de la pendule du corridor. Je pousse le loquet de ma porte de chambre, cale un vieux T-shirt le long du seuil et j'allume un stick d'encens ramené du marché de Camden. C'était il y a quelques semaines, pendant les vacances d'automne, j'avais eu quartier libre pendant que les autres visitaient Madame Tussauds et, selon les recommandations de Caroline, ma meilleure copine, j'étais allé chez Rough Trade. C'est elle qui me dit quels disques écouter et quels livres lire, sur les conseils de son grand frère. Je presse sur le bouton play de ma chaîne HI-FI. « *So Young* » de Suede. La guitare de Bernard Butler ruisselle, la voix de Brett Anderson, le beau Brett androgyne, chante dans les aigus « *She can... start... to walk out... when she wants* » ! Moi aussi j'ai envie de me tirer d'ici. J'enfile la veste en jean achetée en seconde main chez Métamorphose, je remonte le col en fausse fourrure imprégnée d'Obsession de Calvin Klein, mon premier parfum. J'éteins la lumière et j'ouvre la fenêtre. Je vois ma famille disparaître au bout de la rue, mon frère en dernier, dribblant du pied un ballon imaginaire.

Du fond de la poche intérieure, j'extirpe un paquet de Lucky Strike Light et fais tomber dans ma paume ma première cigarette depuis le début de mon angine ; je la passe sous mon nez et j'en tapote le filtre contre le rebord de la fenêtre, en rythme avec la batterie de Simon Gilbert, le seul membre ouvertement gay de Suede, et le moins sexy du groupe. J'ai appris ces quelques gestes techniques en observant les élèves de dernière année du gymnase¹. Je coince la cigarette entre mes lèvres, protège la flamme de mon zippo qui sent bon l'essence, penche la tête sur le côté, plisse les yeux et j'inhale, le plus profondément possible. Je retiens ma respiration un instant et recrache la fumée en toussant pendant que Brett Anderson crie « *Let's chase the dragon from our hooooome* »... Même si ça arrache, le tabac m'a manqué et je retrouve le goût de mes premières cigarettes fumées en cachette chez mes grands-parents paternels qui laissent traîner des paquets de Parisiennes partout dans leur maison. Dorénavant, depuis que j'ai commencé le gymnase il y a trois mois, je fume sérieusement : sur le chemin du gymnase, à l'arrêt de bus, entre les cours et le soir, quand mes parents sont couchés, accoudé à la fenêtre, comme maintenant. J'adore observer les scènes silencieuses qui se jouent dans les pièces illuminées de l'immeuble d'en face mais ce soir, tout est éteint. Je tire une dernière longue bouffée et d'une pichenette, je catapulte la cigarette. La boule de tabac incandescent se sépare du filtre qui tombe parmi les autres mégots accumulés sous ma fenêtre, au pied du petit muret entourant l'immeuble, et elle

1. Lycée, dans certains cantons suisses.

rougeoie un instant sur le trottoir. Au San Marco, ils doivent être attablés dans l'une des niches décorées de fresques vénitienes, ils consultent le menu par politesse et choisissent ce qu'ils prennent d'habitude. Je m'en rallume une, je n'ai pas faim. J'écoute les paroles d'« *Animal Nitrato* » pour essayer une fois encore d'en comprendre le sens – « *Oh what turns you oooooon, oh? Now your animal's gone!* » – en me déhanchant comme Brett lors du concert à la Brixton Academy que j'ai enregistré sur MTV. Mes doigts sont gelés, je jette la clope sans la finir.

J'entends ma mère dans ma tête me disant que c'est le bordel dans ma chambre. Elle a raison. Je ramasse les mouchoirs usagés et mes fringues sales, classe par matière mes notes de cours éparpillées au sol, range mes Caran d'Ache dans leur boîte en respectant le prisme arc-en-ciel, empile les derniers numéros de *L'Hebdo*, des *Cahiers du cinéma* et des *Inrockuptibles* et tout en haut, le *TV8* de la semaine, avec *Le Roi Lion* et Cyril Collard en couverture. Je m'affale au fond du fauteuil de velours, récupéré de mes parents quand ils avaient opté pour un salon en cuir, idéalement positionné à deux mètres de ma petite télévision. Il faut aussi que j'organise mes soirées. Je m'empare du *TV8* et d'un stabilo rose, je surligne :

- Dimanche 27.11.94, 22 h 10, TSR. *Viva*, « Patchwork du sida » : « La confection par les proches d'un panneau de tissu orné et brodé avec tendresse à la mémoire d'un proche disparu. Une grande émotion se dégage de ces patchworks. »

- Lundi 28.11.94, 20 h 40, Arte. *L'ami de mon amie* d'Éric Rohmer : « Un chassé-croisé sentimental, un superbe ballet d'émotions. »
- Mardi 29.11.94, 22 h 35, France 2. *Ça se discute avec* Jean-Luc Delarue : « Les préservatifs : un sujet qui fera sans doute sourire mais où – on l'espère – le sérieux prendra le pas sur les sous-entendus sarcastiques. Aujourd'hui, les mâles sont à l'honneur. Normal, ce sont eux qui doivent endurer le désagrément, à moins que ce ne soit pour eux un réel plaisir. Le safer sex est de mise en ces "années sida". Mais le préservatif a-t-il changé, voire tué l'amour? Il y aura bien sûr ce soir les inconditionnels du capuchon et les allergiques. Aux premiers de convaincre les seconds! »
- Mercredi 30.11.94, 20 h 50, France 3. *La Marche du siècle* : « On a beau être en novembre, les hommes politiques français ont déjà la tête en mai. Qui s'installera donc à l'Élysée? Invité : Jacques Delors »
- Jeudi 01.12.94, 21 h 15, TSR. *Les Nuits fauves* : « Cyril Collard n'aura eu le temps de laisser qu'un seul long métrage, un testament. Aujourd'hui film culte, il raconte, sur un rythme d'enfer, la confusion des corps et des sentiments. On a reproché à Cyril Collard d'être un criminel et son film un danger public. En aucun cas *Les Nuits fauves* ne sont une apologie de la licence ni une défense de la contamination. Il faut le voir comme une histoire d'amour des années nonante et un témoignage sur la difficulté d'exister malgré et

avec le sida. Le film (doté du boulon rouge) est diffusé dans le cadre de la journée mondiale du sida et peut comporter des scènes susceptibles de heurter la sensibilité de certains spectateurs. »

Ma sensibilité n'attend rien d'autre que d'être heurtée : la photo de l'article sur le film montre Cyril Collard torse nu, couché sur un jeune homme sexy, allongé sur le dos, les bras sous la tête. C'est souvent dans des films ou des reportages sur le sida – et cette semaine je suis servi – que je peux voir deux hommes ensemble mais l'idée de fantasmer sur des mecs malades me met mal à l'aise. J'avais entendu dire que dans *Les Nuits fauves*, il y avait des scènes de drague assez chaudes mais je n'avais pas pu voir le film au cinéma car il était interdit aux moins de dix-huit ans et je n'avais pas trouvé à quel adulte demander de m'accompagner, je n'ai même pas d'adulte à qui je peux parler. Avec ses cheveux bruns un peu longs sur la nuque, ses yeux doux, son bracelet brésilien et sa boucle d'oreille en argent, Cyril Collard me fait penser à Denis, l'ami de mon père, celui qui est mort du sida, lui aussi. Ou plutôt, quand j'essaie de me rappeler le visage de Denis, celui de Cyril se superpose au sien.

« Tu te rends compte que ça fait déjà trois ans pour Denis ? » s'est rappelé l'autre jour à haute voix ma mère, à l'intention de mon père pendant qu'elle lisait le journal en buvant son déca et que je remplissais le lave-vaisselle. Mon père avait baissé les yeux et hoché la tête et je m'étais demandé si c'était par désarroi ou parce que ma mère avait évoqué un sujet sensible en ma

présence. Sans doute un peu des deux. Il ne savait pas quoi faire de ses émotions, moi non plus, et ma mère s'était retrouvée sans réponse, comme souvent.

Je n'ai pas vu Denis plus de dix fois dans ma vie mais sa présence m'a marqué, peut-être parce qu'il avait une vie que je n'arrivais pas à imaginer et qu'il était très différent de tous les amis de mes parents. Mon père était dans le même collège que Denis et ils avaient joué au rugby un temps ensemble, mais s'ils étaient proches, je ne comprenais pas vraiment en quoi. Pendant les longs samedis après-midi passés au bord du terrain entre l'ennui et la fascination à regarder des hommes aux larges cuisses et aux oreilles bandées se plaquer au sol et se serrer dans des mêlées pleines de terre, je ne me rappelle pas avoir vu Denis jouer, mais je l'observais à la dérobée au bord du terrain. À l'écart du groupe de supporters, il fumait, accoudé à la barrière, veste en jean clair, Converse montantes, un peu Jean-Jacques Goldman. Il portait une boucle d'oreille en or et un collier avec un oiseau noir en pendentif. Pendant la mi-temps, Verena, sa mère, s'était détachée des supporters pour se rapprocher de son fils et lui demander comment il allait. J'ai compris plus tard qu'il était déjà malade.

Je n'oserais jamais demander à mon père si son ami lui manque. Bien qu'ils ne nous aient jamais caché que Denis était séropositif et qu'il était mort du sida, mes parents ne nous avaient rien expliqué, ni sur lui, ni sur la maladie, ni sur les risques, ni sur rien. On savait juste qu'il fallait avoir peur du sexe et de la drogue dans laquelle Denis était « tombé ». Je l'avais compris à la réaction de mes parents quand, au

téléjournal, on voyait des images des scènes ouvertes de la drogue au Platzspitz ou au Letten, à Zurich : mon père baissait les yeux et ma mère lâchait un « Mon Dieu, quelle horreur », quand l'un ou l'autre ne changeait pas tout simplement de chaîne. Dans l'avis de décès de Denis, que j'avais lu en cachette, j'avais été étonné de voir le prénom de mon père mentionné à côté de prénoms d'autres amis que je ne connaissais pas.

C'est moi qui avais décroché quand Verena avait appelé à la maison, j'avais reconnu sa voix. Elle avait demandé à parler à mon père qui avait attendu que je sois retourné dans ma chambre pour porter le combiné à son oreille. J'avais repoussé ma porte sans la fermer et dans l'interstice, j'avais observé mon père de dos, absorbant la nouvelle de la mort de son ami sans bouger. Il avait dit dans un souffle « Merci de nous avoir prévenus... oui, on y sera, merci. À bientôt... » et il était allé porter la nouvelle à ma mère dans leur chambre à coucher et je l'avais entendue pleurer comme une petite fille.

J'ai donc peur du sida et je crois qu'il y a de quoi. Mon imaginaire est infecté d'images de mort. Sur les pubs Benetton un Jésus sidéen agonise entouré de sa famille éplorée, des fesses sont tamponnées d'un H.I.V. POSITIVE et dans les émissions de débat, les plus extrêmes discutent de tatouer les séropositifs. Le virus est hérissé de piques à la une des journaux, les campagnes de prévention envahissent nos rues, avec une capote en latex rose dans le O de « STOP SIDA ». Et puis, surtout, il y a le visage de Jo enfoncé dans l'oreiller de son lit d'hôpital, dans la bande dessinée de prévention qu'on avait reçue au collège.

Les traits de Jo me sont d'autant plus familiers que Derib, son dessinateur, était le papa de Yakari, le petit Sioux qui parle aux animaux, dont j'adorais lire les aventures quand j'étais enfant. *Jo* est rangé juste à côté de ma télé, entre les *Rubrique-à-Brac* de Gotlib et des numéros du mensuel *Geo* auquel ma tante m'a abonné pour m'ouvrir au monde. Je tends le bras et je me replonge dans son drame.

La blonde Jocelyne, « Jo » pour les intimes que nous

devenions, est bonne élève, bien dans sa peau, belle. On la voit sortir nue de la douche après un match de tennis, elle est bien foutue mais ce corps ne m'attire pas. Quelques pages plus loin, elle tombe amoureuse de Laurent qui joue au synthé dans un groupe de rock. Mais Laurent est en rupture, après la mort de son frère aîné d'une overdose et du sida, les deux choses sont intimement liées dans l'histoire. Laurent s'engueule avec ses parents qui racontent que leur fils est mort lors d'un accident de plongée, il quitte le domicile familial et se fait renvoyer de l'école après avoir giflé un enfant qui achetait de la drogue sous le préau. La scène dans le bureau du directeur est la plus troublante car je connais ce bureau pour y être entré à quelques reprises, convoqué par de Vargas, le directeur de l'Élysée, mon ancien collègue. Derib s'est inspiré de la réalité, une réalité un peu trop proche de ma vie, je trouve. Même si Lausanne n'est mentionnée nulle part, je reconnais ma ville partout. Je me demande aussi qui se cache derrière les traits du médecin de famille qui accueille Jo et Laurent pour leur dépistage. Laurent est terrorisé à l'idée de faire le test, il a eu des relations sexuelles sans préservatif mais contre toute attente, c'est Jo, dans le rôle de l'innocente, qui est séropositive. Effroi sur son visage, elle crie « NON ! » sur fond noir, prend ses mains dans sa tête, répète « Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai ! », les larmes coulent. Elle ne comprend pas comment c'est possible, elle se protégeait avec son ex et elle ne s'est jamais droguée. Puis ça lui vient, nouvelle expression d'effroi sur fond noir, « C'est horrible ! C'est pas juste !! » : c'était sa première fois, lors d'une boum. Elle

avait fait la connaissance d'un type qui lui avait tout de suite plu et ils avaient fait l'amour sans prendre de précautions car de toute façon le sida ne touchait que les toxicos et les homos. Mais c'était trop injuste, pourquoi elle ? Pourquoi pas toi, Jo ? Il suffit d'une fois, voilà le message. J'avance dans l'histoire, il y a un passage glauque dans un squat avec Vanessa, la sœur de Jo, prête à sombrer, elle aussi, dans la drogue, des scènes avec les parents de Jo qui ne gèrent pas et qui ont honte. À mesure que l'on tourne les pages, le visage de Jo se creuse, ses ganglions gonflent. Puis il y a cette tumeur dans le cou qui l'emporte en deux planches et treize cases. Sa chienne Bruna hurle à la mort, le téléphone de Laurent sonne dans la nuit, il faut qu'il vienne tout de suite à l'hôpital. Sur son lit de mort, Jo lui demande de ne pas pleurer, car son âme restera avec lui pour toujours. Ça se termine avec l'enterrement de Jo au cimetière de Montoie, pas très loin de chez moi, et par une chanson inspirée d'un texte écrit dans le journal intime de Jo : « Petite planète en route vers un autre monde... un grand soleil encore tout éteint, une étoile noire. » Dans l'album, il y a encore une partie « Pour en savoir plus », avec, sous forme de questions, un historique, des définitions et un point de vue médical sur le sida et les comportements à adopter, ainsi que deux lettres, l'une de l'abbé Pierre qui parle de respect que l'on doit à la vie, et l'autre de Jack Lang qui évoque l'amour et la responsabilité. Derib dédie l'album à Elham et à Yvan, il écrit dans la préface : « La flamme qui brûlait dans vos yeux s'est éteinte, bouleversant ma vie. Dans le monde, d'autres Elham et d'autres Yvan meurent tous les

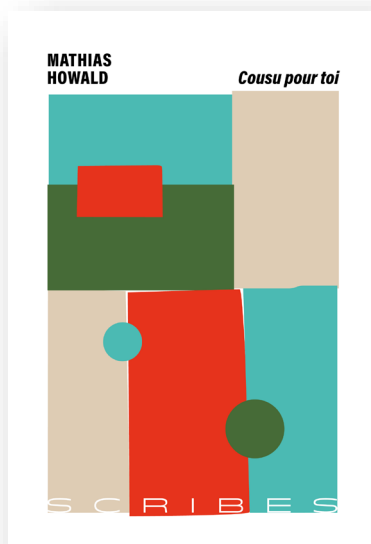
jours, terrassés en pleine jeunesse. » Il conclut en nous avertissant qu'il ne faut pas que cela nous arrive, que nous avons en nous l'énergie pour nous permettre de réussir notre vie : « Ne la gâchez pas. »

Mathias HOWALD

Cousu pour toi

Éditions Gallimard (Scribes), Paris, 2023

Pressedossier
Dossier de presse
Materiale stampa





Le sida, fil rouge

« Cousu pour toi », de Mathias Howald, revendique l'héritage politique de la littérature gay

RAPHAËLLE LEYRIS

Une infirmière le note en passant, alors que l'auteur, venu passer des tests après un accident de préservatif, lui dit qu'il travaille à un livre consacré au sida : « *On ne parle plus de sida aujourd'hui, en tout cas pas en Suisse.* » Ce silence est sans doute une des raisons qui ont amené Mathias Howald à écrire *Cousu pour toi*. Il lui fallait revenir sur cette épidémie qui a constitué la toile de fond angoissante de son adolescence et de son entrée dans la sexualité. Il lui fallait aussi raviver le souvenir de ceux qu'elle a emportés, ces hommes et ces femmes, souvent plus jeunes qu'il ne l'est aujourd'hui (il est né en 1979), dont l'oubli lui semblerait une offense supplémentaire.

Adolescent, il avait découvert un rite mis en place par certains proches de malades consistant à coudre ensemble des morceaux de tissus pour rappeler le nom et la vie de victimes du sida. Le roman est une manière de prolonger ce geste dans et par la littérature. Plutôt que des étoffes, Mathias Howald assemble des textes aux statuts et genres différents : souvenirs, autofiction, essais de fiction, extraits de journal, courriers...

Cousu pour toi tisse ainsi deux époques. La première partie concerne essentiellement l'année 1994 et revient sur la vie de lycéen (dans son canton, on dit « gymnaste ») de l'auteur. Ce qu'il lit, écoute, regarde, son attirance pour les hommes, qui l'amène sans doute à se montrer particulièrement attentif aux émissions sur le sida, qu'il enregistre sur cassette vidéo – les seules ou presque où il est question d'homosexualité. Dans l'une d'elles, il découvre le Names Project et la pratique des patchworks par un

reportage sur Alexander, qui a perdu son amoureux. Le texte bifurque alors pour imaginer les jours de cet homme endeuillé. Revenant à Mathias et au « je », les dernières pages de cette première partie le projettent à l'été 1998, alors qu'il assiste à la première Gay Pride organisée à Lausanne.

C'est vingt ans plus tard que s'ouvre le second acte du roman, qui court jusqu'en 2021 et couvre la période durant laquelle il travaille à *Cousu pour toi*. Après avoir cessé d'enseigner, il écrit, tente d'en savoir plus sur un ami de ses parents mort du sida, se replonge dans ses souvenirs et dans le Names Project, échange avec des survivants qu'inquiète la disparition de la mémoire de leurs morts.

Entre les deux parties, alors que tant de choses semblent avoir changé, circulent des motifs (la toux), des chansons (l'album

Grace, de Jeff Buckley, 1994), des fantômes, tels celui du père, mort jeune (Mathias Howald lui a consacré son premier roman, *Hériter du silence*, D'autre part, 2018), ou celui de l'écrivain Guillaume Dustan (1966-2005). Mathias le rencontre en 1998, à la Gay Pride, lors d'un débat sur l'existence d'une littérature gay. Dans la seconde partie, il relit son œuvre (rééditée en deux tomes chez P.O.L.), trouve dans *Nicolas Pages* (Balland, 1999) quelques lignes sur le passage de l'écrivain à Lausanne.

Au fond, avec *Cousu pour toi*, il s'agit autant pour l'écrivain de rappeler une histoire collective et d'en revendiquer l'héritage politique que de s'inscrire dans une filiation littéraire, d'en rappeler la radicalité et l'importance. Il est intéressant de voir le spectre (dûment perruqué) de Dustan, qui se baladait déjà dans *95*, de Philippe Joanny (Grasset, « *Le Monde des livres* » du 3 février), hanter la littérature contemporaine en ce quarantième anniversaire de la découverte du VIH. ■

COUSU POUR TOI, de Mathias Howald, Scribes, 216 p., 20 €.



LIVRES/POCHES

Une jeunesse à l'ombre du sida Avec «Cousu pour toi», Mathias Howald tisse un autoportrait progressif et rétrospectif

Par **VIRGINIE BLOCH-LAINÉ**

Cousu pour toi est du sur-mesure, c'est un livre qui réorganise à sa façon des thèmes que d'autres œuvres artistiques ont déjà abordés: la peur du sida, la crainte de parler de son homosexualité à sa mère ou à son père, le chagrin des amis des morts, le désir incandescent que l'on éprouve à l'adolescence pour un corps et, enveloppant tout ceci, des films, des lectures, des émissions de télévision, des noms propres célèbres qui ponctuent le passage des années. Si le mot «patchwork» est trop souvent utilisé pour qualifier la construction d'un texte, il a ici pleinement sa légitimité. Mathias Howald, né en Suisse en 1979, se réfère avec le titre qu'il a choisi à un rituel pratiqué à partir des années 90 en l'honneur des victimes du sida, le patchwork des noms. Il en découvre l'existence à la télévision. Des rectangles sont cousus pour honorer la mémoire des malades décédés: «Ces témoignages de fidélité rappellent qu'un être a vécu et laissé une empreinte qui adoucit les ombres et froides statistiques.» Lecteur et futur écrivain, il prête attention à cette pratique car il se constitue une réserve d'archives, sorte d'album des années sida. *Cousu pour toi* s'ouvre en 1994 et se termine en 2021. C'est le tissage à la fois progressif et rétrospectif d'un portrait, celui de l'auteur.

En 1994, «Mathias», qui s'exprime à la première personne, avait 15 ans. Il habitait à Lausanne. Il se remet dans la peau du garçon qu'il était: «J'ai donc peur du sida et je crois qu'il y a de quoi. Mon imaginaire est déjà infecté d'images de mort.» Ses parents évoquent de-

vant lui avec une tristesse profonde la mort d'un ami de son père, Denis, à cause du sida. Le narrateur se souvient de l'avoir vu épuisé. L'ambiance chez Mathias est lourde. D'ailleurs il invoque *Mars*, de Fritz Zorn, son compatriote. Il allège l'atmosphère en rappelant qu'ils regardaient tous ensemble, parents et enfants, l'émission *Nulle part ailleurs*. Dans un sketch des Deschiens, «le fils se fait taper sur la tête par son père exaspéré que son gamin passe son temps à lire: "C'est ton Yourcenar qui a taillé la haie? Non? Bon alors!" Ça me fait rire, je suis justement en train de lire les Mémoires d'Hadrien». Par les temps qui courent, cette plaisanterie a quelque chose d'encore plus transgressif qu'en 1994.

L'un des meilleurs passages de ce livre original et délicat est la rencontre entre le narrateur et Guillaume Dustan, en 1998. L'écrivain est invité à Lausanne à l'occasion d'un festival littéraire. Lui, le chantre des excès et de l'énergie vitale, se cogne à l'ennui énorme que dégage la Suisse. Il est un peu perdu derrière ses piles de livres: «J'ai l'impression qu'il a envie de disparaître. Je m'encourage, je vais vers lui. Il me voit venir, remet sa perruque et me gratifie d'un sourire las [...] - Tu te fais pas chier dans ce trou? C'est beau, le lac et tout, mais tu serais pas mieux ailleurs, dans une grande ville? Viens à Paris, je t'héberge dans ma piaule... - Je sais pas. - Laisse tomber, t'as l'air trop sage de toute façon. On en reparlera dans quelques années.» Dustan meurt sept ans plus tard à 39 ans. ◆

MATHIAS HOWALD

COUSU POUR TOI *Scribes*, 216 pp., 20 €.





Roman

Recoudre la mémoire

Le Lausannois Mathias Howald publie chez Gallimard, dans la collection Scribes, une évocation fine de son adolescence, en pleine épidémie du sida

Julien Burri

Dans *Hériter du silence*, son premier roman (D'Autre part, 2018), qui lui avait valu le Prix du public de la RTS, le Lausannois Mathias Howald revenait habilement sur son enfance, sur ses photographies de famille et sa relation avec son père. Cette fois, c'est son adolescence qu'il raconte, dans les années 1990, lorsqu'il vivait en solitaire dans sa chambre son désir homosexuel, fortement impressionné par la bande dessinée *Jo*, de Derib, et par la peur de la contagion, comme toute sa génération.

Une émission, *Viva*, l'avait marqué. Elle diffusait le 27 novembre 1994 un reportage signé Antoine Bordier, «Patchwork du Sida.

L'adieu amoureux», montrant comment les amis, les proches, les familles de malades emportés par l'épidémie se réunissaient pour coudre et broder de grands panneaux de tissus appelés «quilts», mémoriaux patiemment composés (entre autres, de fragments de vêtements) pour leur rendre hommage.

Humour et ironie

Le livre, *Cousu pour toi*, publié dans la collection Scribes de Gallimard, se veut lui aussi un patchwork, juxtaposant et assemblant des époques différentes, des choses vues, lues, entendues ou vécues. L'évocation de l'adolescence, de l'école, des émissions de télévision d'alors, de la presse (les petites annonces de *L'Hebdo*, parcourues avidement par le narrateur adolescent, rêvant de pouvoir enfin, un jour, rencontrer un homme), est pleine de tendresse et d'humour, avec toujours une ironie et une mise à distance de l'émotion. Mathias Howald saisit le goût de ce passé proche, avant internet, où des inconnus s'adressaient des lettres. Il se souvient de son professeur de gymnase, le «prof-poète» Debluë, ou de la première Gay Pride de Lausanne.

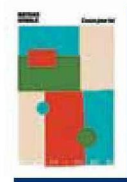
Transmission générationnelle

L'enquête qu'il mène pour écrire son livre, rencontrant des homosexuels plus âgés, certains ayant perdu leur amant à cause du sida, dessine une belle transmission générationnelle, replace dans son contexte historique une maladie très stigmatisée. Les passages dans lesquels il évoque son existence

aujourd'hui sont plus superficiels: le narrateur fait des résidences d'écriture (à Paris puis à l'Institut suisse de Rome), drague, croise des amis, ou, dans une librairie, Virginie Despenettes. Ces détails, peut-être un hommage au style minimaliste et branché du roman *Je mange un œuf* de Nicolas Page, cité par le narrateur de *Cousu pour toi*, font parfois écran. Comme si, lorsqu'il s'agissait de se dévoiler, le narrateur préférerait se cacher derrière les noms des autres, notant d'ailleurs: «Je me demande si quand j'écris je me cache ou je me rends visible.»

Tissu mémoriel

Ces détails sont là pour montrer que les liens, les amitiés (que ce soit par les lectures, les rencontres), continuent de tisser le patchwork d'une vie, que chacun coud et assemble. Le roman apparaît comme un tissu mémoriel patiemment noué pour que le souvenir des morts du sida, de leurs proches, des femmes et des hommes qui se sont engagés pour que les malades soient respectés et entendus, puisse être transmis aux nouvelles générations. Pour se relier soi-même à un collectif, au-delà du temps et d'une époque donnée. ■



Genre Roman
Auteur Mathias Howald
Titre *Cousu pour toi*
Editions Scribes, Gallimard
Pages 210





Retour sur les années sida avec **Mathias Howald**

L'auteur lausannois mêle souvenirs de sa peur du virus et hommage aux disparus et à leur entourage. Un texte nécessaire.

Caroline Rieder

Mathias Howald a 15 ans en 1994. Il vit à Lausanne, rue Voltaire, dans une famille que l'on a déjà aperçue dans son roman «Hériter du silence», lauréat du Prix du public de la RTS. Ce silence se retrouve dans «Cousu pour toi», sorti récemment dans la nouvelle collection Scribes des Éditions Gallimard. Ici, l'auteur revient sur d'autres non-dits, ceux qui entouraient alors les malades du sida. Mais aussi sur la difficulté de parler du virus en famille - alors même qu'un ami proche de son père en est mort - ou encore d'évoquer le sujet avec des amis.

Le narrateur se souvient de sa solitude d'adolescent découvrant le désir et la sexualité en même temps que la peur de la contamination. Les trithérapies n'existent pas encore: «Mon imaginaire est infecté d'images de mort», écrit-il. Un imaginaire marqué par les publicités à scandale de la marque Benetton, avec ses affiches de fesses tatouées «HIV positive» ou de Jésus sidéen, mais aussi par la BD «Jo» distribuée à l'école. S'il rappelle qu'elle a incité beaucoup de jeunes à se faire dépister, il évoque aussi la terreur qu'a provoquée le livre de Derib.

Cependant, si l'on cherche les phrases-chocs ou larmoyantes, on passera son chemin. Dans ce livre inclassable qui mêle autofiction, témoignages, poèmes, correspondance, le Lausannois œuvre par touches à la fois très précises et hétéroclites, qui composent un vaste et touchant tableau où se mêlent histoire du sida en Suisse romande et destin personnel.

Son texte paraît dans une maison française, mais le Lausannois a voulu l'ancrer dans son coin de pays. Le premier chapitre plante le décor d'une vie de gymnasien du quartier Sous-Gare, qui fume en cachette dans sa chambre en écoutant Suede, se branche sur le monde avec sa télé Radiola, fantasma sur des hommes. On le verra ailleurs dans la ville, dans une cabine où il appelle un numéro de rencontres gays, à



Le Lausannois Mathias Howald, ici sur la colline de Montriond, revient dans «Cousu pour toi» sur sa jeunesse et sur les années sida. ODILE MEYLAN

Fréquence Laser, à la Dolce Vita, ou encore dans son gymnase le jour où François, 35 ans, séropositif, vient témoigner.

«Je voulais montrer que l'histoire des malades du VIH, ce n'est pas que le film «Philadelphia», que ça s'est aussi passé chez nous, avec des lieux reconnaissables, des expressions spécifiques d'une langue parlée ici, que cela fait partie de notre histoire, comme un morceau du patchwork mondial, au-delà de quelques images fixes qu'on peut avoir, du Letten ou de Platzspitz», explique-t-il au téléphone.

En contrepoint des images éfrayantes, des patchworks réalisés par les proches en hommage aux victimes constituent le fil rouge du livre. Ces rectangles de 90 sur 180 cm, peints, brodés puis assemblés par huit en d'immenses quilts, étaient déployés dans des parcs pour montrer l'étendue de l'épidémie. Le récit revient largement sur un documentaire de l'émission romande «Viva» qui suit huit destins rassemblés en une toile géante: «Tous les gens de ma génération se souviennent de «Jo». Très peu se

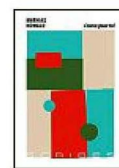
rappellent des patchworks, poursuit-il. Je trouvais cette expression artistique magnifique, et j'ai voulu sortir ces œuvres de l'oubli. Elles montrent la souffrance des proches, mais aussi que ces disparus n'étaient pas que des malades. Ils avaient une vie.»

Au-delà des étoffes, on découvre des compagnons, amis, parents de disparus. Comme le Zurichois Alexander confectionnant la toile de Thomas, ou Iris Reuteler celle de son défunt mari, ou encore Antonia, qui s'occupait de l'atelier Patchwork à la Fondation du Levant, à Lausanne, sans compter Jean-Pierre, cofondateur de Dialogai à Genève.

Souci d'honnêteté

Le Mathieu de son précédent livre est redevenu Mathias, qui évoque ses interrogations, ses craintes, ses désirs, que l'on retrouve à la Gay Pride de Lausanne puis à celle de Genève: «J'ai voulu prendre la parole en mon nom, c'est identitaire, politique, libérateur.» Mais s'il dit «je», c'est aussi par souci d'honnêteté: «J'explique comment je travaille, pour montrer l'envers du décor, comme si on retournait le patchwork.» Celui d'un observateur d'une génération de transition entre celle qui n'a connu que le virus tueur et celle d'après les trithérapies.

Le récit court jusqu'en 2021, et lorsque Mathias Howald évoque son année à Rome en période Covid, on pense cyniquement qu'une épidémie chasse l'autre dans les esprits. Il vient alors rappeler que des personnes vivent toujours avec le VIH, prisonnières sous la chape d'un «deuxième silence», imposé «sous prétexte que cela appartiendrait au passé.»



«Cousu pour toi»
 Mathias Howald
 Éd. Gallimard, 210 p.

Famille du média : **Médias étrangers**
 Périodicité : **Irrégulier/autre**
 Audience : **N.C.**
 Sujet du média : **Tourisme-Gastronomie**

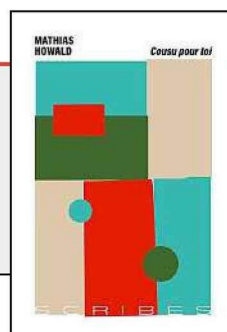


Edition : **29 juin 2023 P.20**
 Journalistes : **EB**
 Nombre de mots : **208**

Culture

LIVRES

Mathias Howald
COUSU POUR TOI
 Scribes/Gallimard, 216 pages
 NOTRE AVIS:



Quand le sida entrait dans nos vies

C'est l'époque où le monde découvrait, sidéré, que l'amour et la mort pouvaient aller de pair. Même si beaucoup préféraient croire que la maladie ne touchait que les homosexuels, ces pestiférés. A Lausanne, Mathias Howald a 15 ans, en 1994, quand il découvre à la télévision un documentaire sur les *quilts*, ces patchworks réalisés en mémoire des victimes du sida. Quelques années plus tard, comme tant d'autres ados, il est marqué par *Jo*, la BD de Derib qui émeut et effraie toute une génération de Suisses.

Cousu pour toi prend lui aussi la forme d'un curieux patchwork littéraire, fort séduisant. Révélé par *Hériter du silence* (Prix du public RTS 2019), Mathias Howald imbrique avec tact souvenirs personnels – comme l'omerta qui entourait la maladie ou la difficulté de s'affirmer en tant qu'homosexuel dans ces années-là – et hommage aux pionniers de la lutte contre le sida et ses discriminations. Au fil des pages, le lecteur assiste également à la naissance de ce livre puissant et sensible, qui pousse à se souvenir de ces temps pas si lointains, où le sida entrait à jamais dans nos vies. **EB**